

La mort de Socrate

- De l'âme ; et de son immortalité ? -

Pièce en 11 tableaux

Libre écriture d'après le Phaidon, de PLATON

et autres extraits de PLATON tirés des Cratyle, Gorgias, Lois, Phèdre, République et Timée

Tannguy

Tous droits : Tannguy, 2019

Texte déposé à la SCAM

à mon ami Bernard,
pour m'avoir dessillé les yeux
et conduit à m'interroger en compagnie de Socrate et Platon

*[Ton seigneur] me laisse ainsi cheminer, pas à pas,
sur les étendues de blé de ta poitrine et sur l'or
prodigué dans tes cheveux. Donne-moi la main :
je veux avec Dionysos fêter un instant
ces lèvres qui ont le goût du vin nouveau de Samos.*

(Paulo TEIXEIRA, Chant d'Anachréon à Smerdis)

*Qui me lavera avant la mort ?
Qui parfamera mon corps mort ?
Moi maison qui me pleurera ?*

(Luiza NETO JORGE, Les maisons, XIII)

Torpenhow, de la chaise longue, offrit sa large patte velue. Dick l'étreignit fortement et, au bout d'une demi-heure, il s'endormit. Alors Torpenhow retira tout doucement sa main et, se penchant sur Dick, il le baisa sur le front avec mille précautions comme on embrasse un camarade blessé, au moment de la mort, pour lui faciliter le départ.

(Rudyard KIPLING, La lumière qui s'éteint)

Avertissement au lecteur et au metteur en scène

Sauf les deux courts tableaux 1 et 6, l'action consiste en un retour en arrière et se déroule le temps d'une journée entre le lever et le coucher du soleil, le jour de la mort du philosophe Socrate.

Sauf les tableaux 1 et 2 (voire aussi les tableaux 6 et 8), le décor représente la cellule de Socrate en prison : un lit, un siège bas.

Selon son souhait, le metteur en scène pourra couper l'un ou l'autre - ou partie de - tableau.

Distribution

	<u>Tableaux</u>										
	<u>1</u>	<u>2</u>	<u>3</u>	<u>4</u>	<u>5</u>	<u>6</u>	<u>7</u>	<u>8</u>	<u>9</u>	<u>10</u>	<u>11</u>
Socrate			X	X	X		X	X	X	X	X
Phédon	X	X	0	0	X	X	X	0	X	X	X
Criton, père de Critobule		0	0	0	X		X		X		X
Cébès de Thèbes		0			X		X		0		0
Simmias de Thèbes		0			X		X		0		0
Échécrate	X					X					
Le portier		X									
Xanthippe, femme de Socrate, et son jeune enfant			X								
le serviteur des Onze									X		
le porteur du poison									X		X
Timée de Locres (du <u>Timée</u>)											X
Antisthène		0			0		0		0		0
Apollodore		0			0		0		0		0
Critobule, fils de Criton		0			0		0		0		0
Ctésippe de Péanie		0			0		0		0		0
Épigène		0			0		0		0		0
Eschine		0			0		0		0		0
Euclide de Mégare		0			0		0		0		0
Hermogène		0			0		0		0		0
Ménexène		0			0		0		0		0
Phaidondès de Thèbes		0			0		0		0		0
Terpsion de Mégare		0			0		0		0		0
des gens de Criton		0	0						0		0
les trois enfants de Socrate : 2 petits et 1 grand									0		
les parentes de Socrate									0		
l'esclave de Criton									0		0
quelques gens du pays (de chez nous) / voix		0			0		X		X		0
Calliclès (du <u>Gorgias</u>)				X							
Phèdre (du <u>Phèdre</u>), jeune homme, presque enfant								X			
Glaucou (de la <u>République</u>), frère de Platon										X	
Er de Pamphylic (de la <u>République</u>)										X	
X : rôle parlé - 0 : rôle muet											

Selon les personnages cités, dans le Phaidon de Platon, comme présents à la mort de Socrate, une quinzaine de rôles ici sont totalement muets. Sur base de quoi, la distribution pourrait se construire à partir de **7 ou 8 acteurs ; 5 sera un strict minimum**. La créativité du metteur en scène devrait néanmoins veiller à montrer ou faire sentir la nombreuse assistance.

Toujours selon le Phaidon de Platon, sauf le personnage de Xanthippe et de « parentes », toute la distribution est donc quasi exclusivement masculine. Le metteur en scène pourrait prendre beaucoup de liberté par rapport à cette réalité présentée comme historique et qui n'est jamais que le reflet des rapports entre genres à ce moment de l'histoire athénienne.

Les personnages de Calliclès, Phèdre, Glaucou et Er de Pamphylic, ainsi que Timée de Locres sont tirés respectivement du Gorgias, du Phèdre, de la République et du Timée de Platon et donc pas du Phaidon. Nous avons pris le parti de ne faire apparaître ces rôles que le temps de leur scène, pour l'essentiel dans trois intermèdes ; mais ce n'est jamais qu'un parti pris.

TABLEAU 1
(tout en marchant)

Échécrate Dis-moi, Phédon, étais-tu toi-même présent aux côtés de Socrate, en prison, le jour où on lui a fait boire le poison ? Ou est-ce un témoin qui t'a raconté les choses ?

Phédon J'y étais moi-même, Échécrate.

Échécrate Eh bien, comment Socrate est-il mort ? Qu'a-t-il dit avant de mourir ? Raconte, Phédon. De nos jours, plus aucun habitant d'ici ne se rend encore à Athènes. Et ça fait longtemps qu'il ne nous est pas venu de là-bas un étranger en mesure de nous donner la moindre information fiable à ce sujet, sauf que Socrate est mort après avoir bu le poison. Pour le reste, on ne sait rien de plus.

Phédon Le procès non plus vous n'en avez pas entendu parler, Échécrate ?

Échécrate Ca, oui, on nous l'a raconté. Et nous avons été surpris qu'une fois le procès terminé, tant de temps se soit écoulé entre la condamnation et l'exécution. Que s'est-il passé ?

Phédon Un hasard, Échécrate. Des fêtes annuelles votives avaient débuté la veille du procès et du jugement. Or la tradition veut qu'une fois ces cérémonies commencées, la ville reste pure tout le temps que durent les célébrations, environ un mois. Durant cette période, le bourreau ne peut donc exécuter personne. C'est pourquoi Socrate resta un mois en prison entre sa condamnation et son exécution.

Échécrate J'ai compris, Phédon. Que se passa-t-il à sa mort ? Qu'est-ce qui fut dit ? Qu'est-ce qu'on a fait ? Des amis se trouvaient-ils aux côtés de Socrate ? A moins que les autorités ne les aient empêchés d'assister à sa fin et qu'il mourut seul et sans amis ?

Phédon Non, Échécrate, il y en avait auprès de lui, et même plusieurs.

Échécrate Peux-tu nous en faire le récit aussi exactement que possible, Phédon, si tu n'as rien d'autre à faire pour le moment.

Phédon Non, Échécrate, j'ai du temps. Je vais essayer de te le raconter en détail ; car j'ai beaucoup de plaisir à évoquer le souvenir de Socrate : soit d'en parler moi-même, soit d'écouter d'autres en parler.

Échécrate Eh bien, tu peux être sûr que ceux qui vont t'écouter y trouveront autant d'agrément que toi ; si tu pouvais nous faire un récit détaillé et aussi exact que possible.

Phédon En ce qui me concerne, la présence de Socrate éveillait en moi des sentiments vraiment extraordinaires. J'avais beau penser que j'assistais à la mort d'un ami, je n'éprouvais pas de pitié. A en juger à sa manière d'être et à ses propos, il me semblait heureux, Échécrate. Il faisait preuve d'un courage tel et d'une telle noblesse devant la mort que j'en arrivais à penser que, même s'il allait vers la mort, c'était avec une sorte de faveur divine et, qu'arrivé au royaume des morts, il y serait heureux autant qu'on peut l'être. C'est pourquoi je n'étais pas submergé d'émotions comme il pourrait être naturel qu'on le soit quand on se trouve confronté à une scène de deuil comme celle-là. Je ne ressentais pas davantage le plaisir d'assister à une conversation philosophique comme nous en avons l'habitude ; car c'est bien la philosophie qui était au cœur de nos entretiens. Mais j'étais dans un état d'esprit vraiment étrange. J'éprouvais un mélange incroyable de plaisir et de peine en pensant qu'il allait mourir dans un instant. Et tous ceux qui étaient présents étaient à peu près dans le même état d'esprit que moi, à rire ou à pleurer, en particulier l'un de nous, Apollodore. Tu connais l'homme, non ? et son tempérament ?

Échécrate Que oui !

Phédon Eh bien, Apollodore s'abandonnait sans retenue à ces émotions contradictoires. Moi aussi, Échécrate, j'étais troublé et les autres également.

Échécrate Mais dis-moi Phédon, qui était présent ?

Phédon Du pays : Apollodore, Criton et son fils Critobule, Hermogène, Épigène, Eschine et Antisthène. Il y avait aussi Ctésippe de Péanie, Ménexène et quelques autres encore de chez nous.

Échécrate Et pas Platon ?

Phédon Platon ? Non. Platon, je crois, était malade.

Échécrate Et des étrangers ?

Phédon Oui, Simmias de Thèbes, avec Cébès et Phaidondès, et puis Euclide et Terpsion, tous deux de Mégare.

Échécrate D'autres encore ?

Phédon Si mon souvenir est bon, voilà plus ou moins tous ceux qui étaient présents.

Échécrate Dis-nous maintenant, Phédon, sur quoi tourna l'entretien.

Phédon Je vais commencer par le début et essayer d'en faire un récit fidèle, Échécrate. Depuis son emprisonnement, moi comme d'autres nous ne manquions jamais d'aller rendre visite à Socrate. Le matin, nous nous retrouvions au tribunal où avait eu lieu le procès. C'était près de la prison. La prison ne s'ouvrait pas dès l'aube. De la sorte, chaque matin, nous attendions l'ouverture des portes par le

geôlier, à parler longuement entre nous. Quand la porte s'ouvrait, nous rejoignons Socrate. Nous passions en général la journée avec lui. Ce jour-là, nous nous sommes retrouvés de très grand matin parce que, la veille au soir, en sortant de la prison, nous avons appris que le lever du soleil, le lendemain, signerait la fin des fêtes votives : le bourreau pourrait reprendre son office. Nous nous étions donc passé le mot pour nous donner rendez-vous si possible à l'aurore. Et nous étions déjà quasi tous là quand le portier qui avait l'habitude de répondre à nos appels quotidiens sortit et nous dit d'attendre encore : il viendrait, dit-il, nous appeler lui-même.

TABLEAU 2

(devant la prison)

Pendant la réplique de Phédon qui précède et durant ce court tableau arrivent Criton suivi de ses gens, avec Critobule, Apollodore, Hermogène, Épigène, Eschine, Antisthène, Ctésippe, Ménexène, Simmias, Cébès, Phaidondès, Euclide, Terpsion et quelques autres du pays.

Le portier (*sortant de la prison*) Encore un peu de patience, Messieurs. Les juges des Onze viennent de donner leurs instructions pour que Socrate meure aujourd'hui. Ils sont en train de lui faire retirer ses fers. Je viendrai moi-même vous chercher.

Le portier rentre dans la prison. Un temps.

Phédon (*au public*) Il ne fallut pas longtemps pour que le portier revienne.

Le portier (*revenant*) Socrate est à présent déferré. Vous pouvez maintenant entrer.

Phédon (*suivi de Criton et de ses gens ; au public*) En entrant, nous vîmes Socrate libre de mouvements en compagnie de son épouse Xanthippe, assise à côté de lui, avec leur jeune enfant dans les bras. Dès qu'elle nous aperçut, Xanthippe se mit à crier et à se répandre en gémissements, comme les femmes ont coutume de le faire.

TABLEAU 3

(en prison, dans la cellule de Socrate : un lit, un siège bas)

Xanthippe (*cris et plaintes*) Ah ! Socrate, aujourd'hui c'est la dernière fois que tes amis te parleront et que tu leur parleras.

Socrate (*tournant les yeux vers Criton*) Criton, qu'on emmène ma femme à la maison.

Des gens de Criton emmènent Xanthippe poussant des cris et se frappant la poitrine.

Socrate *(s'asseyant sur son lit, puis, repliant sa jambe par laquelle il avait été ferré et la frottant avec sa main)* Mes amis, bonjour. Quelle chose étrange que ce qu'on appelle le plaisir ! Et quel rapport singulier il entretient naturellement avec ce qui passe pour son contraire : la douleur ! Plaisir et douleur se refusent à cohabiter dans un corps humain. Mais qu'on recherche l'un et qu'on y arrive, on est presque toujours contraint de subir l'autre aussi, comme si, en dépit de leur dualité, c'était des corps siamois rattachés par une seule tête. Je crois que si Ésope avait observé cela, il en aurait composé une fable. Il aurait dit que, voulant réconcilier ces deux ennemis et n'y pouvant réussir, la divinité leur attacha la tête au même point ; et que c'est la raison pour laquelle, là où l'un se laisse sentir, l'autre vient se faire ressentir ensuite. C'est, je crois, ce qui m'arrive à moi aussi, puisqu'après la douleur que la chaîne me causait à la jambe, c'est maintenant une sensation agréable que je sens venir à sa suite.

Permettez-moi, mes amis, de m'entretenir d'abord un instant avec Calliclès.

Phédon et Criton restent dans un coin à part.

TABLEAU 4

(intermède : aparté entre Socrate et Calliclès) ¹

Socrate Rappelle-toi, Calliclès, je voudrais qu'on puisse se faire une idée vraiment claire de la façon dont il faut vivre. Dis-moi. Tu maintiens toujours que, si l'on veut être tel qu'on doit être, il ne faut pas réprimer ses désirs, mais les laisser se développer autant que possible et leur dispenser, par tous les moyens, les satisfactions qu'ils réclament ? C'est en cela, pour toi, que consiste la vertu ?

Calliclès Je confirme ce que j'ai dit, Socrate.

Socrate Ainsi, on aurait tort de dire qu'ils sont heureux, ceux qui n'ont aucun besoin ?

Calliclès Oui, et avec un tel raisonnement, les pierres et les morts seraient très heureux.

Socrate La vie, Calliclès, est une chose bien étrange. Je me demande si Euripide ne dit pas la vérité quand il déclare dans son *Polydos* ² :

« Qui sait si vivre n'est pas mourir, - Et si mourir n'est pas vivre ? »

Pourquoi ? J'ai un jour entendu dire à un savant homme que nous sommes morts, que notre vie actuelle est une mort, que notre corps est un tombeau et que cette partie de l'âme où résident les passions est de nature à changer de sentiment et à passer d'un extrême à l'autre. Serait-ce possible ? Réellement ?

Calliclès ³ Permets-moi de t'interrompre, Socrate. Que pourrions-nous dire du corps ?

¹ Ce tableau est tiré du *Gorgias*, 492d-494b, trad. Emile Chambry, sans date.

² Euripide, *Polydos*, fragment 638 ou 639N.

Socrate Tu veux dire le mot « soma » ?

Calliclès Oui.

Socrate Si tu t'en souviens, je l'expliquais un jour à Hermogène : ce mot a, je pense, plus d'une origine. Quelques-uns appellent le corps le « tombeau (ou sèma) », de l'âme où elle serait pour l'heure ensevelie. De plus, c'est par le corps que l'âme signifie tout ce quelle veut signifier. Et, à ce titre, le mot « sèma », qui veut aussi dire signe, est tout aussi approprié. On pourrait dire que somatique et sémantique se rejoignent ici. Mais, selon les disciples d'Orphée, je crois, le terme de « soma » se rapporte à la peine que l'âme subit durant son séjour dans le corps en expiation de ses fautes. Ainsi cette enveloppe corporelle serait comme la prison où l'âme est gardée. Comme son nom l'indique, et sans qu'il soit besoin d'y changer plus d'une seule lettre, le corps est donc ce qui conserve l'âme, j'ai dit son tombeau, jusqu'à ce qu'elle ait acquitté sa dette. Cette réponse te satisfait-elle ?

Calliclès Oui.

Socrate Je poursuis alors. Cette même partie de l'âme, à cause de sa facilité à croire et à se laisser persuader, un spirituel conteur de fables, un Sicilien je crois, ou un Italien, en jouant sur les mots dans sa langue, l'a appelée tonneau. Il aurait tout autant pu dire passoire. Cette partie dérégulée de l'âme, de nature insatiable, où siègent les passions, il l'a assimilée à un tonneau percé à cause de l'incapacité dans laquelle elle se trouve de rien garder. Cet homme nous dépeint que, parmi les habitants de l'Hadès, ainsi qu'il désigne l'invisible, les plus malheureux doivent porter de l'eau dans des tonneaux percés et comme pourvus d'un tamis ou d'une passoire. D'après ce que me disait celui qui me rapportait ces choses, il voyait dans le tamis l'image de l'âme. Il l'assimilait à une passoire parce qu'elle est percée de trous et, qu'infidèle et oublieuse, l'âme laisse tout s'écouler. Cette allégorie a quelque chose d'assez bizarre, je te l'accorde excellent ami, mais elle illustre bien ce que je veux te faire comprendre pour tenter de te convaincre, si j'en suis capable, de changer de point de vue et de préférer une vie réglée, contente et satisfaite de ce que chaque jour lui apporte, plutôt qu'une existence inassouvie de plaisirs et la recherche de satisfactions sans frein. Eh bien, Calliclès, serais-je arrivé à ébranler tes convictions ? Crois-tu maintenant que les gens mesurés sont plus heureux que ceux qui ne le sont pas ? Aurais-je beau t'allonger cent autres allégories du même genre, que tu n'en changerais pas pour autant d'avis ?

Calliclès Tu vas finir par me persuader, Socrate.

³ La question, ici dans la bouche de Calliclès, est, comme les trois répliques qui suivent relatives au soma et au sèma, tirée du questionnement posé par Hermogène dans le *Cratyle*, 400c, trad. Victor Cousin, 1837.

Socrate ⁴ (*un temps*) J'en reviens aux plaisirs. Comparaisant devant un tribunal, je n'aurais pu parler à mes juges des plaisirs que je leur procurais, parce qu'eux appellent cela des bienfaits et des services. Pour moi, je n'envie ni ceux qui les procurent ni ceux qui les reçoivent. On m'a accusé de subvertir les jeunes gens en leur apprenant à douter ? Ou d'insulter des citoyens plus âgés, en tenant sur leur compte, en particulier ou en public, des propos sévères ? Je ne pouvais pas dire la vérité, à savoir que : « C'est la justice qui me fait parler comme cela, ayant en vue, ô juges, votre intérêt, et rien d'autre. » De sorte que je ne pouvais que m'attendre à tout ce qu'il a plu au sort d'ordonner.

Calliclès Alors, Socrate, tu crois toujours qu'il est beau pour un homme de se trouver dans une pareille situation et dans l'impuissance de se défendre lui-même ?

Socrate Oui, Calliclès, à la condition qu'il possède une chose que tu lui as plusieurs fois accordée, je veux dire qu'il se soit assuré ce salut qui consiste à n'avoir ni rien dit ni rien fait d'injuste ni envers les hommes ni envers les dieux. Cette manière de se secourir soi-même est la meilleure de toutes, ainsi que nous l'avons reconnu plus d'une fois. Mais si on me prouvait que je suis incapable de m'assurer cette sorte de secours à moi-même ou à quelqu'un d'autre, j'aurais honte d'être pris en défaut devant peu comme devant beaucoup de personnes et même à mes yeux à moi. Et je serais au désespoir si ma mort devait survenir me trouvant dans l'incapacité de m'être sauvé rien qu'en ayant toujours refusé l'injustice, en actes comme en paroles, envers les hommes comme envers les dieux. Mais si je dois perdre la vie faute d'accepter de jouer les flatteurs, j'ai confiance, tu me verras supporter facilement la mort. En soi, la mort n'a rien d'effrayant, à moins qu'on ne soit tout à fait insensé et lâche. Ce qui est effrayant par contre, c'est l'injustice. Le plus grand des malheurs, en effet, est d'arriver au royaume des morts, l'âme chargée de crimes. Si tu le souhaites, je suis prêt à te raconter quelque chose pour te le prouver.

Calliclès Je suis tout ouïe.

Socrate Écoute, comme on dit, une belle histoire. Tu la prendras, j'imagine, pour une fiction. Moi, je la tiens pour vraie et, pour vrai, je le dis, ce que je vais raconter.

Comme le rapporte Homère, ayant reçu le royaume de leur père Cronos, ses trois fils, Zeus, Poséidon et Hadès, le partagèrent entre eux. Or au temps de Cronos existait, à l'égard des hommes, une loi qui a toujours subsisté et qui subsiste encore parmi les dieux, selon laquelle celui qui a mené une vie juste et sainte va, après sa mort, dans les îles des Bienheureux pour y séjourner à l'abri de tout mal dans une félicité parfaite ; et qu'au contraire, celui qui a vécu dans l'injustice et l'impiété va dans la prison de l'expiation et de la peine qu'on appelle le Tartare. Or, au temps de Cronos et au début du règne de Zeus, les

⁴ Suite : Gorgias, 522a-527e, trad. Emile Chambry, sans date.

juges étaient des vivants et jugeaient des vivants, à l'instant même où ceux-ci venaient à trépasser. Du coup, les jugements étaient mal rendus. Aussi Hadès et les gardiens des îles des Bienheureux allèrent-ils rapporter à Zeus que, tant dans le Tartare que dans les îles des Bienheureux, il leur arrivait des hommes qui ne méritaient pas d'y séjourner. « Je vais, répondit Zeus, mettre un terme à ces erreurs. Ce qui fait que les jugements sont mal rendus, c'est qu'on juge les hommes tout habillés, vu qu'on les juge de leur vivant. Aussi, poursuivit-il, beaucoup d'hommes, bien qu'ayant des âmes dépravées mais néanmoins affublés de beaux atours, de noblesse et de richesse, il leur vient, à l'heure du jugement, une foule de témoins pour attester qu'ils ont vécu en toute justice. Les juges en sont éblouis. En outre, c'est tout habillés eux aussi qu'ils jugent. Et leurs yeux, leurs oreilles et tout leur corps font comme un voile devant leur âme. Cet appareil qui les couvre, eux et ceux qu'ils ont à juger, leur obstrue la vision. La première chose à faire, ajouta Zeus, c'est d'ôter aux hommes la connaissance de l'heure de leur mort, parce qu'ils la connaissent à l'avance. Prométhée a déjà reçu pour mission de mettre un terme à cet abus. Ensuite, continua Zeus, il faut que les hommes soient jugés, dépouillés de tout cet appareil. Il faut également que le juge soit nu et mort, pour pouvoir examiner en son âme et ... (*il ne trouve pas le mot*) l'âme de chacun, et ce aussitôt après sa mort. Il faut également que celui qui est jugé ne soit assisté d'aucun parent et qu'il abandonne toutes ces belles apparences sur terre ; tout cela pour que le jugement soit équitable. J'avais déjà observé ces dysfonctionnements avant vous. En conséquence j'ai installé trois de mes fils comme juges, deux en Asie, Minos et Rhadamanthe, et un en Europe, Eaque. Lorsqu'ils seront morts, ils rendront leurs jugements dans la prairie, au carrefour d'où partent les deux routes qui mènent, l'une aux îles des Bienheureux, l'autre au Tartare. Rhadamanthe jugera les hommes d'Asie, Eaque ceux d'Europe. Quant à Minos, je lui réserve le privilège de se prononcer en dernier ressort, si les deux autres ne savent quelle sentence rendre, afin que le jugement qui décide du voyage des hommes soit aussi juste que possible. »

— Ainsi parla Zeus. Voilà, Calliclès, ce que j'ai entendu raconter et que je tiens pour vrai. J'en retiens qu'une fois les morts arrivés devant leur juge, par exemple ceux d'Asie devant Rhadamanthe, celui-ci les fait approcher de lui et, après avoir examiné chaque âme sans savoir à qui elle appartient, il les juge. Et de ce récit, je tire encore la conclusion suivante : à ce qu'il me semble, la mort n'est rien d'autre que la séparation de deux choses : l'âme et le corps. Quand elles sont séparées l'une de l'autre, chacune d'elles n'en reste pas moins dans l'état où elle était du vivant de l'homme. Le corps garde sa nature propre avec les marques visibles des traitements et des accidents qu'il a subis. Si par exemple, de son vivant, un homme était grand, que ce soit par nature ou le résultat de son éducation, ou même pour les deux motifs à la fois, son corps

sera également de grande taille après sa mort. S'il était gros, son cadavre sera gros ; et ainsi à l'avenant. S'il affectait de porter des cheveux longs, son corps gardera sa chevelure. Si c'était un cavalier qui, pendant sa vie, portait sur son corps des cicatrices de coups de fouet ou d'autres blessures, on pourra les voir sur sa dépouille. Si, durant sa vie, il avait des membres fracturés ou amputés, ces défauts seront encore visibles sur son cadavre. En un mot, les traits de sa conformation physique pendant la vie resteront tous, ou presque tous, visibles après la mort, durant un certain temps. Il me paraît, Calliclès, qu'il en va de même avec l'âme : une fois dépouillée de son corps, on peut apercevoir en elle tous les traits de son caractère et les modifications qu'elle a subies des suites du genre de vie que l'homme a menée. (*un temps*)

Tout être qu'on châtie, si le châtiment est infligé justement, sa destinée veut qu'ou bien il tire profit de sa punition et devienne meilleur, ou bien éventuellement qu'il serve d'exemple aux autres. En le voyant souffrir la peine qu'il subit, les autres prennent peur et s'améliorent eux-mêmes. Ceux qui tirent personnellement profit de la peine que leur imposent soit les dieux soit les hommes, ce sont ceux qui n'ont commis que des fautes remédiables. Toutefois cet avantage ne s'acquiert qu'au prix de douleurs et de souffrances, et sur cette terre et dans le royaume des morts. C'est le seul moyen de se voir délivré de l'injustice. Quant à ceux qui ont commis les pires forfaits et sont par conséquent devenus incurables, ce sont eux qui servent d'exemples. Eux, ils ne tirent même plus aucun profit de leurs souffrances puisque toute guérison leur est inaccessible. Mais d'autres tirent profit de les voir endurer éternellement, à cause de leurs fautes, les plus grands supplices, les plus douloureux et les plus effroyables. Suspendus là-bas, dans la prison de l'Hadès, comme de vrais épouvantails, ils servent de spectacle et d'avertissement à chaque nouveau coupable qui arrive en ces lieux.

Calliclès J'imagine.

Socrate La plupart de ceux qui doivent de la sorte servir d'exemples sont, je crois, des hommes d'état : souverains, tyrans et hommes politiques. De par leur pouvoir arbitraire, ce sont, en effet, ces gens-là qui se livrent aux vices les plus graves et les plus impies : l'injustice, l'intempérance, la lâcheté et l'ignorance, ainsi que me les citait un jour Glaucon.⁵ C'est de cette engeance que proviennent les plus grands criminels. Mensonges voire parjures, injustice, vanité, licence, mollesse, insolence et désordre, telles sont les monstruosité du puissant absolu. Nourrie loin de la vérité, rien dans l'âme de ces puissants n'est sain. Homère lui-même en témoigne en donnant l'exemple de rois et de potentats comme éternellement punis dans l'Hadès : Tantale, Sisyphe ou Tityos.

⁵ Ces 4 vices sont cités par Glaucon, un des frères de Platon, dans la République, Livre X, 609b, trad. Emile Chambry, Les Belles Lettres, 1937.

A leur vue, le juge, par exemple Rhadamanthe en Asie, renvoie illico ces âmes, toutes d'ignominie, en prison pour y subir, sitôt arrivées, les châtimens appropriés.

Rien n'empêche cependant, Calliclès, de rencontrer parmi ces gens des hommes vertueux qu'on ne saurait trop admirer. Il est, en effet, difficile et souverainement méritoire de rester juste toute sa vie, quand on a la pleine liberté de faire le mal. On rencontre peu de caractères de cette trempe. Il y en a eu néanmoins ici comme ailleurs. Et, excellent Calliclès, il y aura sans doute encore d'honnêtes gens pour pratiquer la vertu consistant à administrer avec justice les affaires qu'on leur confie.

— Pour en revenir à ce que je disais, lorsque Rhadamanthe reçoit un de ces scélérats, il ignore tout de lui, qui il est, et de quelle famille, sauf que c'est un méchant. Après s'en être assuré, il l'envoie au Tartare, après l'avoir marqué d'un signe pour bien faire voir qu'il a été jugé ou guérissable ou incurable. Arrivé là, le coupable subit la peine correspondant à son état. Mais en d'autres occasions, Rhadamanthe tombe parfois en admiration devant une âme qui a vécu saintement et dans la vérité, qu'elle soit d'un simple citoyen ou de n'importe qui d'autre, mais en particulier, je te l'affirme Calliclès, d'un philosophe. Et il l'envoie dans les îles des Bienheureux. Eaque en fait de même en Europe. Une baguette de justice à la main, tous deux rendent ainsi leurs jugemens. Quant à Minos, c'est avec le privilège d'un sceptre d'or à la main qu'il surveille, assis, ces verdicts, ainsi que, d'après Homère, Ulysse raconte qu'il l'a vu tenant un sceptre d'or et rendant justice aux morts.

Pour ma part, Calliclès, je prête foi à ces récits. Je m'applique à rendre mon âme aussi saine que possible en vue de sa présentation devant mon juge. Je fais fi des honneurs chers à la plupart des hommes. Je ne cherche que la vérité. Je veux tâcher d'être réellement aussi parfait que possible tant de mon vivant qu'à ma mort, une fois mon heure venue. Autant que je le puis, j'exhorte tous les hommes, et je t'exhorte toi-même Calliclès, à suivre ce genre de vie et à t'exercer à ce combat qui vaut, je te l'assure, tous les combats de ce bas monde. Quand viendra pour toi l'heure de ce procès et de ce jugement, je te plains de l'incapacité où tu serais de te défendre toi-même. Quand tu arriveras devant ton juge, Eaque, fils d'Egine, et qu'il mettra la main sur toi pour te traîner devant son tribunal, tu en resteras sans mot. La tête te tournera là-bas, tout comme à moi ici. Tu pourrais même te voir gifler, en toute ignominie, et te trouver en butte à tous les outrages.

Peut-être considères-tu mon récit comme une histoire de naïfs et n'en éprouves-tu que du dédain. Il se pourrait même d'ailleurs que nous n'en tiendrions aucun compte si nos questionnements, dans un sens ou dans l'autre, nous permettaient d'entrevoir une meilleure solution et qui soit plus crédible. Mais il n'en va pas de la sorte.

Rappelle le toi, Calliclès. C'est avec le plus grand soin qu'il faut se garder de commettre l'injustice. Mieux vaut devoir la subir. Il faut avant tout s'appliquer, non pas à paraître bon, mais à l'être, dans sa vie privée comme dans la vie publique. Si, n'importe comment, un homme devient mauvais, il doit être châtié. Après être juste, le second bien consiste à le devenir et à expier sa faute par la punition. Il faut éviter toute flatterie envers soi-même ou envers les autres, qu'ils soient en petit ou en grand nombre. Et par-dessus tout, on ne doit jamais ni parler ni agir qu'en vue de la justice.

Écoute-moi et suis-moi sur la route qui te conduira au bonheur tant pendant ta vie qu'après ta mort, comme ce discours te le montre. (*rejoignant Criton et Phédon*) Par Zeus, soyons honnête homme et pratiquons la vertu. Prenons pour guide cette vérité qui vient de nous apparaître et qui nous enseigne que la meilleure conduite à suivre est de vivre et de mourir en pratiquant la justice et les autres vertus. Attachons-nous à cela et suivons cette voie. Entrez, les amis.

TABLEAU 5

(en prison, dans la cellule de Socrate : un lit, un siège bas)

Entrent Critobule, Apollodore, Hermogène, Épigène, Eschine, Antisthène, Ctésippe, Ménexène, Simmias, Cébès, Phaidondès, Euclide, Terpsion et quelques autres du pays. Tous se joignent à Phédon et Criton.

- Socrate Comme mon procès, mes amis, s'est terminé par ma condamnation et que la fin des cérémonies votives annuelles ne permet plus de différer ma mort davantage, je m'en vais, paraît-il, aujourd'hui selon l'ordre des tribunaux athéniens. Que le sage, s'il en est, me suive, et le plus vite possible. (*tout en parlant, Socrate s'assied, les jambes pendantes vers le sol ; il gardera cette pose durant tout ce tableau*) Tout philosophe consentira à venir à ma suite, ou tout homme qui prend à cette affaire la part qu'elle mérite. Toutefois il n'ira sans doute pas jusqu'au suicide. On dit que la chose est illicite.
- Cébès Socrate, comment peux-tu dire qu'il n'est pas permis de se suicider mais laisser entendre que le philosophe devrait être disposé à suivre celui qui meurt ?
- Socrate C'est par oui dire, Cébès, que j'en parle. Néanmoins rien n'empêche que je vous fasse part de ce que j'en sais. Peut-être même convient-il tout particulièrement à celui qui va s'en aller là-bas de s'interroger, au moment de quitter cette vie, sur ce voyage dans l'autre monde et d'exposer dans un mythe ce qu'on peut croire qu'il en est. Pourrait-on, mes amis, mieux occuper le temps d'ici au coucher du soleil ? Non ?

- Cébès Pour en revenir à ta question, Socrate, dis-nous sur quoi on peut bien se fonder pour prétendre que le suicide n'est pas permis. Pour ma part, j'ai déjà entendu dire qu'on n'a pas le droit de se tuer. Mais pourquoi ? quelle raison ?
- Socrate Il ne faut pas te décourager, Cébès. Il se pourrait que l'on t'en donne quelque précision. Mais peut-être t'étonneras-tu que, seule entre toutes, cette question ne soit jamais laissée au libre arbitre de l'homme, comme le sont les autres. Puisqu'il existe des gens pour qui, en certaines circonstances, la mort est préférable à la vie, peut-être te paraît-il étonnant que ceux pour qui la mort est préférable ne puissent, sans sacrilège, se rendre à eux-mêmes ce service ; et qu'ils doivent compter pour cela sur une main bienfaitrice extérieure. *(un temps)* Ainsi présentée, cette opinion peut paraître illogique. Au contraire, sans doute se justifie-t-elle. Toi-même, si l'un des êtres qui sont ta propriété se tuait lui-même sans que tu lui aies notifié que tu voulais qu'il meure, ne lui en voudrais-tu pas ? Ne le punirais-tu pas, si tu avais un moyen quelconque de le faire ?
- Cébès Absolument.
- Socrate Si l'on se place de ce point de vue, peut-être n'est-il pas déraisonnable de dire qu'il ne faut pas tenter de se donner soi-même la mort avant que la divinité ne nous en impose la nécessité, ainsi qu'il en va pour moi aujourd'hui.
- Simmias Tu sembles te résigner bien facilement à nous quitter, nous et les dieux.
- Socrate J'ai, je dirais l'impression, Simmias, que Cébès et toi vous attendriez que je plaide ma cause comme devant le tribunal.

Suite à l'édition ou à la scène.

24 mai 2018 – 19 septembre 2019

Bibliographie :

- PLATON, Cratyle, trad. Victor COUSIN, 1837,
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/cratyle1.htm>
- PLATON, Gorgias, trad. Emile CHAMBRY, sans date,
[https://fr.wikisource.org/wiki/Gorgias_\(trad._Chambry\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Gorgias_(trad._Chambry))
- PLATON, Lois, Livre IX, trad. Victor COUSIN, 1832,
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/loislivre9.htm>
- PLATON, Phédon, trad. Victor COUSIN, 1846,
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/phedon.htm>
- PLATON, Phédon, éd. John BURNET, 1903, retravaillée par Philippe Remacle,
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/phedon.htm>
- PLATON, Phédon, trad. Emile CHAMBRY, sans date,
[https://fr.wikisource.org/wiki/Ph%C3%A9don_\(trad._Chambry\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Ph%C3%A9don_(trad._Chambry))
- PLATON, Phèdre, trad. Victor COUSIN, 1849,
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/phedre.htm>
- PLATON, Phèdre, trad. Emile CHAMBRY, 1964, Garnier-Flammarion, n°4, 187 pp.
- PLATON, République, Livre I, 330d-e
- PLATON, République, Livre IV, 436 sq.
- PLATON, République, Livre VI, trad. Robert BACCOU, sans date,
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/rep6.htm>
- PLATON, République, Livre X, trad. Emile CHAMBRY, 1937, Les Belles Lettres,
https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Platon_-_%C5%92uvres_comp%C3%A8tes,_Les_Belles_Lettres,_tome_VII,_2.djvu
- PLATON, Timée, trad. Emile CHAMBRY, sans date,
[https://fr.wikisource.org/wiki/Tim%C3%A9e_\(trad._Chambry\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Tim%C3%A9e_(trad._Chambry))
- DECOTTIGNIES Bernard, La pédérastie chez Platon, 1983, UCL - LLN, mémoire universitaire
- EURIPIDE, Polydos, fragment 638 ou 639N
- KIPLING Rudyard, La lumière qui s'éteint, 1968, Albin Michel, Le livre de Poche, n° 344, p. 166
- LORIAUX Robert s.j., Le Phédon de Platon. Commentaire et traduction, 1969, Facultés universitaires de Namur et Editions J. Duculot, Gembloux, 2 volumes
- NETO JORGE Luiza, Les maisons, XIII, in NAVA Luis Miguel, *Anthologie Poésie portugaise 1960-1990*, 1991, trad. Marie-Claire VROMANS, Leuven, Cahier de Louvain n° 111, 243 pp.
- TEIXEIRA Paulo, Chant d'Anachréon à Smerdis, in NAVA Luis Miguel, *Anthologie Poésie portugaise 1960-1990*, 1991, trad. Marie-Claire VROMANS, Leuven, Cahier de Louvain n° 111, 243 pp.